

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe vous annonçai point de lettres aujourd'hui et vous en aurez une longue.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°158/188-189

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 373-374, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle),

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

126. Paris le 5 Septembre 1838

Je vous annonçais point de lettres aujourd'hui et vous en aurez au contraire une longue. Par deux raisons. La première que je ne crois pas que le temps me permette d'aller à Versailles. La seconde : parce que je viens de recevoir de votre part. Vous m'envoyez à Baden bien lestement. Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que je ne puis pas bouger, qu'officiellement au moins cela est établi, que je viens encore de l'écrire à mon frère, que tout le passé aurait l'air d'une comédie si je faisais ce voyage. Vous oubliez qu'une fois hors de France je n'y rentrerai pas. Vous savez cela parfaitement, vous me l'avez dit vous même cent fois. Et vous m'envoyez à Baden !

Vous êtes ennuyée de moi et vous voulez vous en débarrasser. Je le conçois un peu, je ne le conçois pas tout-à-fait. Je ne suis pas tout ce que je vous ai semblé être au commencement. Vous vous êtes mépris sur mon caractère. Vous ne pensiez pas qu'il fût si mobile, et si vous y regardiez bien cependant, est-il si mobile ! Le fond de mon cœur c'est de la douleur, une douleur éternelle. Une douleur qui a été couverte par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvé. Le premier de ces sentiments, le temps l'efface actuellement. Le second dure, mais plus tranquille, parce qu'il est plus établi. Il y a donc dans mon cœur, ma douleur et vous. Voilà la vérité, voilà ce que je sens qui est la vérité aujourd'hui. Je ne sais ce que peut le temps. Jusqu'ici Il ne m'a été d'aucun secours. Ma situation depuis que je vous connais s'est empirée. Vous connaissez toutes les pensées toutes les tracasseries qu'on me fait éprouver. Il est impossible que mon humeur ne s'en ressente pas. J'ai l'esprit agité sans cesse. L'âme aigrie. Nulle ressource autour de moi. Un homme le plus ennuyeux du monde. Tout cela ensemble fait de moi une triste société pour vous lors que nous sommes ensemble, et une plus triste encore quand je ne suis réduite qu'à vous écrire. Le fait est donc que je vous suis à charge un peu, que pour vous comme pour moi vous seriez bien aise que je sois tirée de mes peines présentes, que vous me conseillez Baden comme un moyen possible, et que s'il ne réussit pas. Eh bien, vous n'avez plus mes plaintes à recueillir, mes inégalités à supporter. Voilà tout ce que deux mots de votre lettre ont fait naître en moi de réflexions et remarquez bien, je ne vous en veux pas, je trouve que vous avez raison un peu raison, pas tout à fait.

Je vaudrais mieux que vous ne croyez, mieux que je ne me montre mon cœur vous est bien attaché, mon esprit est bien soumis à votre esprit. Si je vous perds, il ne me reste rien vous avez encore pour vous les joies et les gloires de cette terre. Il n'y en a plus de possibles pour moi. Et vous qui me donnez la seule félicité que je puisse goûter ici bas, la parfaite intimité de pensées, de cœur, vous voulez m'exposer à la perdre ?

Si je vous ai dit une parole un mot qui vous semble dur, pardonnez le moi, vous m'avez déjà tant pardonné. Vous savez que je dis tout ce que j'ai sur le cœur, mais vous ne savez peut-être pas que je dis peut-être pire. Il y a aussi peu de coquetterie dans mon cœur que dans ma personne. Je suis sévère pour moi. Je m'amuse. Je me montre moins bien que je ne suis. Je vous aime plus que je ne vous le dis, je vous

excuse vous du fond de mon cœur. Je me rappelle avec une tendre reconnaissance votre inaltérable douceur, je reconnais avec humilité et repentir, une vivacité, les caprices de mon humeur ; je conçois que je vous ennue quelques fois, mais je ne concevrais pas que vous puissiez cesser de m'aimer. Et vous m'envoyez à Baden. Je suis interrompue sans cesse. Mon fils me parle ; je ne puis pas écrire, de suite, comme je voudrais. J'ai tant dans le cœur tant dans la tête. Je vous envoie ceci, sans presque savoir ce que je vous envoie. Dans les relations ordinaires de la vie, c'est mal, on a souvent tort de se laisser aller à son premier mouvement. Dans les relations qui existent entre nous c'est le premier mouvement qu'il faut suivre parce que rien ne doit rester caché. Adieu, adieu, vous verriez bien mal si vous ne voyez beaucoup beaucoup d'amour dans cette lettre. Adieu.

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 5 septembre 1838

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot , 1838-09-05.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 02/12/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

126.
39

Paris le 5 Septembre 1838.

373

Ji vms aucunement point de lettres aujour.
d'hui et vms en avez au contraire une
longue. par deux raisons: la première:
que ji ne puis par suite tenir une
peruette d'aller à Versailles. la seconde:
parce que ji viens de recevoir de votre
part.

Vous m'avez écrit à Baden très tristement.
Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que
ji ne puis par voyage. qu'officiallement
au moins cela est établi, que ji viens
de Paris à mon frère. surtout
le passé au cas l'air d'une comédie;
ji faisais ce voyage. Vous oubliez si
bon hon de France ji n'y retournerai pas.
Vous savez cela parfaitement, vous
me l'avez dit vous même en ce jour.
A vous m'avez écrit à Baden!

Vous êtes accablé de mes et vos vœux
vous en débarrasser. Si le courage n'est pas
si utile pour tout à fait. Si ce
n'est pas tout ce que vous ai voulu être
au commencement. Vous vous êtes mis
sur mon caractère. Vous ne pouvez pas
qu'il est si mobile, et si vous y réfléchissez
vous comprendrez, et il est mobile? Le
fond de mon âme est de la douleur, une
douleur étouffée; une douleur qui est
couvert par ~~par un voile~~ par l'extase,
la joie, de vous avoir trouvé. Le premier
de ces moments, le premier l'effort actu-
ellement. Le second est, mais plus
tranquille, parce qu'il est plus stable.
Il y a donc dans mon âme une douleur
et vous; ~~parce que je ne suis pas capable de~~
~~de sentir ce que je sens et de le dire~~

~~Je n'ai pu que vous en dire ce que j'ai vu et ce que j'ai senti.~~
~~Je n'ai pu que vous en dire ce que j'ai vu et ce que j'ai senti.~~
Voilà la vérité, voilà ce
que je veux que vous sachiez aujourd'hui
si un rais ce peu peut le faire. Jusqu'à
il ne m'a été d'accuser d'erreur.

une situation d'après que si vous connais
s'et occupé. Vous connaissez toutes
les peines toutes les tracasseries qu'on
me fait éprouver. il est impossible
que mon homme ne s'en repente
par. j'ai l'esprit agité sans cesse.
l'âme agitée. nulle réponse au ton
de moi. un homme le plus occupé
du monde. tout cela ensemble fait
de moi une triste société pour vous
que vous connaissez ensemble, et sans
plus être comme je voudrais en être

réduits qu'à votre loisir.

Le fait est donc, que je vous envoie à charge
 un peu; que pour vous, comme pour moi.
 Vous voyez bien ainsi que je vous tire de
 mes peines précieuses; que vous me
 conseillez l'Baden comme un moyen
 possible; et puis il me récite par...
 et bien, vous n'avez plus mes plaintes
 à remuer, mes inégalités à supporter.
 Voilà tout ce que de ces lettres de votre
 lettre ont fait naître en moi de réflexion.
 et remarquez bien, si ce vous en vaud
 pas, si trouvez que vous avez raison
 un peu raison, par tout à fait. si
 vous m'avez peu vous me croyez,
 m'avez peu si ce me recontra. mon
 cœur vous est bien attaché, mon esprit
 est bien souvenu à votre respect. si si
 vos pieds, il est un reste rien.

Mais ayez encore pour vous les joies
 et les fleurs de cette terre. il n'y en
 a plus de possible pour moi. et vous
 qui me donnez la seule félicité possible
 jointe ici bas, la parfaite intimité
 de pensées, de forces, vous voulez m'effrayer
 à la perdre?

Si je vous ai dit une parole ou mot
 qui vous semble dres, pardonnez-le moi,
 vous m'avez déjà tant pardonné! Vous
 savez que je dis tout ce que j'ai sur le
 cœur, mais vous en savez peut-être
 par ce que je dis peut-être plus. il y a
 sur moi peu de coquetterie dans mon cœur
 que dans ma personne. je suis sûr
 pour moi. je m'accuse. je me mets
 au-dessus bien que je m'en suis. je vous aime
 plus que je ne vous le dis. je vous aime
 vous de fond de mon cœur. je me

rapelle avec une tendre reconnaissance
votre inaltérable dévouement; je renoncerais
avec humilité & respect à une vivante
la caquerie de mon bonheur; je conçois
que si vous essayez quelque fois,
mais je ne pourrais pas que vous puissiez
espérer d'en arriver. et vous en envoyez
à Baden!

je me suis interrompu sans espérer. mon
fil me parle; je ne puis parler
droite, comme je voudrais. j'ai tout
dans la face, tout dans la tête. je
vous envoie un, sans persistance
espérant un envoi. dans les relations
ordinaires de la vie civile, on a
~~l'habitude~~ l'habitude tout de se laisser aller à son
premier mouvement. dans les relations
qui se font entre vous et le premier

uniquement si il faut accuser pour
personne ne doit être caché. adieu,
adieu, vous sery bien mal si vous
serying beaucoup beaucoup d'années
dans cette lettre. adieu. J.